

Au téléphone

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226080>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mander la permission de s'installer avec son basset que par nous assurer de la sagesse et de la propreté de celui-ci.

Le silence des peuples, dit le proverbe, est la leçon des rois. Notre silence ne parut être aucune leçon pour la dame qui se campa dans le quatrième coin du compartiment. Le coin d'en face était occupé par moi-même, et les deux coins du bout par un ménage de bons paysans qui me parurent timides, les malheureux !

Fly, c'était le nom du chien, commença, comme il convenait, par se hisser sur la banquette à côté de sa maîtresse à qui il voulut donner des marques touchantes de son affection. Mais celle-ci le repoussa énergiquement en lui disant :

— Retire-toi... tu vas me salir.

Fly se le tint pour dit et demeura un instant l'oreille basse et la queue immobile, comme tout chien qui éprouve du chagrin.

Mais sa nature expansive ne pouvait se satisfaire d'une pareille immobilité. Fly jeta de mon côté un regard scrutateur ; mais je ne lui plus sans doute pas... et puis j'avais une canne que, par mégarde, j'avais gardée entre les jambes... Cette canne ne lui dit rien qui valut.

Il reporta donc son inspection de l'autre côté, vers les deux braves gens qui ne cherchaient point du tout, je l'assure, à gagner ses bonnes grâces.

Le basset se sentit bientôt en confiance ; son œil s'éclaira, sa queue frétille, et puis, houp ! d'un bond il fut sur la banquette d'en face, d'un second bond près de la paysanne endimanchée qui poussa un cri de terreur.

— Oh ! ne craignez rien, Madame, dit la maîtresse du chien, Fly n'est pas méchant.

— Il n'a pas de puces, au moins ? s'informe, inquiète, la bonne femme.

— Oh ! comment pouvez-vous croire ?

Et la dame, très digne, se replonge, sans plus de gêne, dans la lecture d'un passionnant roman.

Fly, lui, de plus en plus à l'aise, se serrait contre la voyageuse, laquelle se serrait contre la portière et, de temps à autre, jetait un regard éperdu à son mari aussi timide qu'elle.

Fly perdait ses poils avec une insolente sérénité ; et bientôt, non content d'en gratifier sa voisine en se blotissant contre elle, il lui prit fantaisie de se glisser sur ses genoux.

La femme poussa un nouveau petit cri de terreur ; mais la dame, sans même lever les yeux de son livre, et avec une certaine impatience dans la voix, répéta :

— Je vous dit qu'il n'est pas méchant.

Cela ne faisait point, comme on pense, l'affaire de la paysanne qui, en désespoir de cause, se leva, céda sa place à Fly, et s'en alla dans le couloir.

La dame lisait toujours.

Le basset, bien éduqué par sa maîtresse, s'installa moelleusement sur le coussin devenu libre. Ce ne fut toutefois point pour longtemps.

Ce chien-là avait une mentalité conquérante. Il rouvrit bientôt l'œil, sembla sourire à l'homme qui était devenu son vis-à-vis, et bientôt s'élança sur les genoux de sa nouvelle victime.

A l'exclamation que celle-ci poussa, la dame daigna lever un instant les yeux et répéta, de plus en plus impatientée :

— Il n'est pas méchant... et il est très propre !

Sans oser protester, l'homme garda donc l'animal. Mais au bout de peu de temps, je vis l'homme donner des signes évidents d'agitation ; il se secouait, il se grattait...

Bientôt, lui aussi prit le parti de laisser le champ libre à l'envahisseur ; il alla rejoindre sa femme dans le couloir et je l'entendis qui lui disait, en se grattant encore :

— Je t'assure que j'ai attrapé des puces.

La dame était toujours plongée dans sa lecture et Fly dormait déjà du sommeil du juste sur le coussin conquis.

J'ignore si le basset aurait tenté aussi l'expulsion de votre serviteur, le dernier étranger du compartiment.

En tout cas, s'il en rumina le projet, il n'eut pas le temps de l'exécuter, car nous arrivions au terminus.

Et je me promis de rapporter aux lecteurs du *Conteur* cette petite histoire d'une dame qui ne se gênait pas et de son chien qui se gênait encore moins.

C. B.

Au téléphone. — Un brave campagnard, le père Larfouillat, est à Paris avec sa femme.

Ayant une visite à faire, le père Larfouillat a laissé son épouse à l'hôtel et s'est mis en route.

Il est reçu très aimablement et son hôte l'invite à déjeuner.

— J'veux bien, mais comment que j'vas ty prévenir ma jeune femme ?

— Vous n'avez qu'à lui téléphoner que vous ne rentrez pas déjeuner... Tenez, voici l'appareil.

Là-dessus, l'ami pousse le campagnard dans sa cabine téléphonique, oubliant que le brave homme n'a que de très vagues notions sur le fonctionnement de l'appareil.

Un peu déconcerté, Larfouillat sonne, décroche le récepteur et crie : « Allô, allô !... » comme il a vu faire à d'autres.

— Allô ! répond une voix... vous désirez ?

— Je voudrais causer avec ma femme, répond Larfouillat.

— Quel numéro ? demande la voix.

— Quel numéro ! fait Larfouillat hors de lui, vous pensez donc que j'en ai trente-six.

NAISSANCE DU VIN

La vigne a deux légendes : l'une païenne et l'autre biblique.

Dyonisos était un personnage de la mythologie grecque, fils de Jupiter et de Sémélé. C'est lui que les Romains appelèrent Bacchus, dieu du vin. Il eut, en effet, d'après la légende, à soutenir un terrible combat contre les géants qui étaient en révolte contre Jupiter. Après avoir absorbé des quantités considérables de vin, Bacchus se rendit au combat et fit preuve d'une telle furie qu'il mit les géants en déroute...

Et c'est ainsi que fut inventé le vin...

Assez différente est la version biblique de cette invention.

On raconte que lorsque Noé planta la vigne, un démon vint près de l'arbuste et, soufflant dessus, le dessécha. C'est alors qu'un envoyé du Ciel aurait apparû à Noé pour lui dire :

— Si tu veux que cette vigne renaisse, choisis sept animaux, tue-les et arrose la vigne avec leur sang...

C'est alors que Noé qui depuis l'affaire de l'arche s'y connaissait particulièrement bien en fait d'animaux, prit un lion, un ours, un tigre, un chien, un renard, une pie et un coq. Il les tua sans difficulté et arrosa la terre de leur sang. L'arbuste revint à la vie et bientôt de belles grappes de raisin apparurent au milieu de son feuillage. Mais ce raisin contenait sept propriétés différentes provenant des sept bêtes égor-gées.

Et voilà pourquoi, dit-on depuis lors, l'homme enivré est courageux comme un lion, fort comme un ours, colérique comme un tigre, hargneux comme un chien, rusé comme un renard, bavard comme une pie et criard comme un coq...

Le père Noé ne fut pas très adroit, en vérité, car ses sept animaux ont moins donné leur vertu que leurs vices.

Mais la légende est jolie et sa conclusion tout au moins ne manque ni d'humour, ni de vérité...

LA DELEGATION DE BRANTIGNY

(Suite à « Une séance mémorable » du No 42.)



A municipalité de Brantigny avait fixé le départ de la délégation communale pour Berne au samedi 27 octobre. En firent partie : le syndic, comme de juste ; le boursier, parce que l'on avait décidé que, pour ce voyage, il y aurait une bourse en commun et que l'on savait que le trésorier était plutôt « rateau » que dépensier ; puis, l'assesseur, partisan de la proposition d'aller à Berne, pour protester auprès de ces Messieurs contre l'impôt sur les vins. Et pour finir, Albert Berdouillet, le chef de gare, parce qu'il savait l'allemand.

La veille, déjà, Françoise, la femme du syndic, que ce veuvage en perspective avait passablement « engringée », avait cependant préparé la valise de son homme. A ses yeux, cette délégation était encore une de ces manigances où les femmes sont tenues à l'écart. Donc, ça ne pou-

vait rien donner de bon. Tout en emballant, elle songeait : — Berne, c'est du côté des Allemands. Il doit y faire plus frisquet que chez nous. Ça fait que... j'y mets plus brôussetou. Avec tous ces tunnels à perte de vue et ces courants d'air, c'est plus prudent. Elle n'eut garde d'oublier un saucisson d'un calibre respectable, cuit la veille, puis une topette de kirsch. — Si ces Bernois ne leur donnent que de la choucroute, que mon homme ne supporte pas bien, un petit verre de notre eau-de-cerises ne peut pas lui faire du mal. Puis, elle ajouta encore quelques poires beurrées grises, en se disant que si son homme avait soif pendant la nuit, il penserait au moins à sa Françoise.

Le lendemain à 6 heures, Hans, le domestique du syndic, se tenait prêt devant la maison de son maître, avec le char à banc attelé de la « Grise » munie de sa grelottière. On ne pouvait prendre le petit tortillard local pour descendre à Lausanne, car on serait arrivé trop tard pour le direct. Le syndic était prêt et les trois autres venaient d'arriver, chacun muni d'une valise volumineuse, comme s'ils partaient pour le tour du monde. Hans claqua du fouet et la Grise, de son trot régulier, emporta la délégation sans se douter de la précieuse charge qu'elle avait l'honneur de conduire à la capitale. Le maréchal, déjà devant sa forge, leur cria au passage : « Bon voyage ! Tenez voir de dresser un peu ces ours de Berne et de nous en ramener de ceux qui sont en biscômes. »

En gare de Lausanne, le boursier, auquel chacun avait versé une avance, alla prendre les billets, pendant que ses compagnons s'installèrent dans un wagon. Au coup de palette du chef de gare, le train s'ébranla et voilà en route nos quatre Vaudois, chargés d'une mission presque diplomatique auprès de ces Messieurs de Berne. La gare de La Conversion à peine dépassée, Daniel du Crêt, l'assesseur, ouvrit sa valise et en tira une bouteille.

— Passe-me voir ton tire-bouchon, syndic ! Je n'ai pas eu le temps de déjeuner et je me sens tout moindré.

Un jeune couple, à l'allure de deux pigeons s'aimant tendrement, était monté à Palézieux, dans le même wagon et s'était installé sur la banquette d'en face. A la sortie du long tunnel de Vauderens, on vit les deux tourtereaux, surpris, qui s'embrassaient comme s'ils étaient chez eux. L'assesseur, célibataire récalcitrant, en voyant ce bécotage, leur dit :

— Il me semble qu'on a fait ce tunnel un peu trop court. Vous n'avez seulement pas eu le temps de vous expliquer comme il faut. Si jamais je me marie, je prendrais, pour mon voyage de noce, un abonnement de huit jours, valable entre Lausanne et Fribourg. Comme ça, avec les tunnels de Grandvaux, de Chexbres et celui de Vauderens, tous les jours, aller et retour, j'en aurais au moins pour mon argent, si je tombe sur une femme qui veut bien se laisser embrasser.

Cet intermède plutôt comique avait mis nos compagnons de fort belle humeur et la seconde bouteille, fournie par l'assesseur, fut bue à la santé des amoureux qui descendirent à Fribourg. Le syndic avait découvert dans sa valise le saucisson. A l'arrêt de cette gare, on envoya Albert à la recherche de petits pains, puisqu'il connaissait des langues étrangères. Une troisième bouteille, fournie cette fois par le boursier, facilita ces « dix heures » improvisés et appréciés par des connaisseurs.

Demi-heure après, le train entra en gare de Berne.

— Nous voilà arrivés, dit Berdouillet. Maintenant, il ne s'agit pas de se perdre. On va mettre nos bagages chez mon ami Handgepäck qui me connaît bien et qui nous arrangera pour les prix. Ensuite, on ira se « royaumer » par la ville, avant d'aller au Palais fédéral pour nous expliquer avec Monsieur Chouttehesse et ses collègues de bureau.

Tout en déambulant le long des arcades, l'assesseur lisait les inscriptions sur les devantures : Restaurant, Coiffeur, Tabac, Charcuterie, Con-